

Krisztina HORVÁTH

Faut-il démolir ? Réflexions théoriques et méthodologiques pour une reconstruction de l'histoire de la littérature¹

Le groupe de recherche Codhil s'est formé avec, entre autres objectifs, celui de mener une réflexion sur les nouvelles possibilités de l'histoire littéraire, sur l'opportunité qui nous est offerte pour tenter de construire un nouveau discours sur l'histoire littéraire étrangère et, pour nous, plus particulièrement française et destinée à un public hongrois.

Un argumentaire sur les raisons d'être de notre entreprise peu sembler superflu. Nous tenons simplement à rappeler que si les systèmes économiques fondés sur la propriété et la responsabilité commune se sont évaporés en l'espace de quelques mois et que si les systèmes politiques évoluent un peu plus lentement vers des modèles de représentation démocratiques, bref si l'histoire semble avoir tourné une page, il reste toujours les livres.

La littérature française ayant l'image voire le positionnement dont elle dispose en Hongrie, nous devons répondre à une certaine attente. Afin de pouvoir mieux cerner la nature de ces présuppositions, nous avons choisi de reprendre en mains quelques ouvrages qui ont pu influencer l'histoire de la réception de la littérature française et au second degré l'histoire littéraire de la France vue de Hongrie.

Pour entamer cette petite étude de l'histoire de l'histoire littéraire nous avons donc consulté deux manuels² qui figurent toujours dans les rayons des bibliothèques hongroises, comme dans les littératures obligatoires de tout étudiant en lettres modernes ou en littérature comparée. De taille moyenne, 2 tomes et environ mille pages chacun, ils sont couramment appelés le « Dobossy » pour l'histoire littéraire du Moyen Age jusqu'aux années 1960, et le « Köpeczi »³ pour la littérature française du vingtième siècle. Ayant réalisé un petit sondage dans des milieux enseignants de notre génération, c'est-à-dire parmi ceux qui ont fait la totalité de leurs études sous « l'ancien régime », nous avons pu constater leur notoriété parmi les professeurs de français et les littéraires. Il convient peut-être de rappeler, ici, que les littératures étrangères ont une place proportionnellement

¹ Texte publié dans les *Cahiers de la Nouvelle Europe* 2008/8, L'Harmattan, Paris, pp. 101-110.

² Dobossy László : *A francia irodalom története*, I-II, 1963.

³ Köpeczi Béla szerk. : *A francia irodalom a huszadik században*, I-II., Gondolat, 1974.

importante dans les programmes de « hongrois », dans le secondaire comme dans l'enseignement supérieur. La majorité des personnes interrogées affirmait donc connaître lesdits ouvrages et le plus souvent, la réponse affirmative était accompagnée d'une petite remarque pas très convaincante du genre « Mais nous savions lire entre les lignes ». La formule était d'autant moins rassurante que premièrement, il n'était pas du tout certain qu'il y avait entre les lignes en question le moindre signe vers l'existence d'une vérité autre que celle qui s'y trouvait explicitée, deuxièmement, il est à craindre que les générations suivantes vont tout simplement perdre cette capacité de décrypter des messages destinés à des esprits plus avides de liberté de penser.

S'agit-il d'ouvrages marxistes ? Pour tenter de répondre à cette question nous nous sommes inspirés de la préface de Pierre Abraham pour un manuel français de la même époque : « Non, cette histoire de la littérature française ne sera pas marxiste. Pourquoi ? Parce que les travaux en cours pour le défrichage des siècles passés ne sont pas encore arrivés à un degré de connaissance concrète assez avancé pour servir de base à une analyse marxiste valable des phénomènes littéraires concomitants. [...] Toute explication est un pont que relie une connaissance à une autre connaissance. Jeter ce pont, c'est permettre de circuler entre les deux rives pour saisir les actions réciproques qui s'exercent d'un bord à l'autre. Encore faut-il, afin que le pont soit solide, que les culées soient fermement assises. Celle qui prend appui sur la rive littéraire l'est devenue grâce aux travaux de fondation conduits avec une longue patience par les historiens de la littérature. Celle de l'autre rive est à l'état d'échafaudage et le béton n'y est pas encore coulé. Sans doute nos successeurs trouveront-ils une situation en progrès et pourront-ils, ayant jeté le pont, travailler à une histoire marxiste de la littérature. Honnêtement, nous ne pouvons pas y prétendre aujourd'hui. Un autre argument nous en aurait détournés. Nombreux sont parmi les plus éminents de nos collaborateurs, ceux qui, sans marquer ni éprouver d'hostilité contre le marxisme, n'en sont les usagers ni dans leur recherches littéraires, ni dans leurs autres activités intellectuelles. Il n'aurait pas été loyal vis à vis d'eux de les englober dans une architecture dont les plans directeurs ne leur seraient pas familiers. »⁴ Pour notre part nous ne pouvons que nous rendre devant les critères exposés dans ces lignes, l'honnêteté et « la loyauté », qui est ici à traduire comme tolérance, exigées de toute entreprise en sciences humaines.

Nous n'irons surtout pas commettre l'anachronisme de reprocher à ces deux ouvrages le manque d'intégration des méthodes et de l'appareil critiques qui nous sont familiers, peut-être même tombés depuis en désuétude pour certains, quoique, vu la date de parution du second ouvrage, celui traitant le vingtième siècle, nous pourrions légitimement attendre de celui-ci un minimum de circonspection et de modernité méthodologique. Il s'agit d'un ouvrage collectif, et la première chose que l'on a dû constater c'est le caractère très hétérogène de ses chapitres, non seulement de point de vue critique mais aussi de celui de l'adhésion des auteurs aux contraintes idéologiques ambiantes. Répondre à ces obligations devait être une tâche

⁴ Voir l'introduction de Pierre Abraham au *Manuel d'histoire littéraire de la France*, Messidor/Éditions sociales, 1971 (1965 pour la première édition).

bien plus épineuse dans le cas de la littérature du XX^{ème} siècle, où la distance scientifique aurait été d'autant plus nécessaire que la période étudiée de l'histoire littéraire était pour ainsi dire contemporaine. Et en effet, « jeter un pont » comme le dit le manuel français vers « l'autre culée » tout en travaux, certains critiques l'ont tenté de le faire sans battre d'un cil.

Le « Köpeczi » démarre par une étude d'environ soixante pages, retraçant en survol l'histoire de France au vingtième siècle, histoire économique et sociale, histoire des mentalités, mais aussi l'histoire des genres et des courants littéraires, les conditions de la diffusion, bref, tout ce que l'on appellera aujourd'hui « la France littéraire ». Nous lisons à la page huit : « Deux changements semblent décisifs du point de vue de la connaissance de l'évolution littéraire : le premier signalé par la victoire de la Révolution d'octobre, qui prouve que le socialisme n'est pas une utopie, mais une alternative réelle face au capitalisme, la seconde par 1945, la fin de la seconde guerre mondiale, après laquelle le socialisme s'épanouit sur le tiers du monde et commencent la décolonisation et l'épanouissement du capitalisme monopoliste d'état. » On en arrive à presque envier cette tranquille certitude... Nous pourrions à ce point refermer le livre avec plus ou moins de bruit, en fonction des affinités et du goût à la nostalgie. Mais admettons pour l'instant que l'auteur n'effectue ici qu'un exercice obligatoire, la redite fidèle de l'abécédaire de l'Université Marxiste-Léniniste, car rappelons-nous que le marxisme-léninisme est « à la fois théorie vraie de la connaissance objective et pratique révolutionnaire savante » qui prend appui sur « la lutte politique conduite par les partis communistes contre la bourgeoisie dominante dans le système du capitalisme monopoliste d'état et contre l'impérialisme dans l'ensemble du monde ». (Cette dernière citation ne provenant pas d'un abrégé du marxisme-léninisme mais de l'article de *l'Encyclopedia Universalis* 1970).

Ce qui nous gêne aujourd'hui ce n'est donc point que les auteurs se soient pliés à la double obligation de la recherche de la vérité scientifique (pratique du matérialisme historique) et de la « pratique révolutionnaire savante » - ce qui constituerait une tautologie si les conditions de la première étaient remplies. Mais lorsque l'introduction oppose radicalement culture dominante (entendue ici comme culture des classes dominantes) et culture des exploités, elle fait littéralement un pas en arrière dans l'évolution des controverses épistémologiques sur la définition de l'objet des sciences, la théorie des deux sciences formulée pendant le stalinisme étant réfutée depuis longtemps au moment de la rédaction de l'ouvrage.

Se plier au seul discours salubre, c'était pour certains la lourde contrepartie à payer, prix de la survie de l'entreprise – nous pourrions peut-être même en faire abstraction. Mais ce qui dérange aujourd'hui dans ce discours, c'est l'esprit guerrier de la lutte des classes, la condamnation de tout phénomène, de tout auteur ne reconnaissant pas la supériorité de la classe ouvrière comme force révolutionnaire et surtout celle des « partis ouvriers, considérés de point de vue léniniste comme des savants collectifs » (Enc. Univ.), « au fait des lois générales tendancielles de l'évolution des sociétés », donc un schématisme étroit et facile où tout est tellement attendu, rien ne surprend, où la psychanalyse n'est qu'une

« illusion irrationnelle », l'existentialisme, quoique athée, n'en reste pas moins « la forme la plus philosophique de l'irrationalisme », le structuralisme est simplement « un courant néopositiviste » qui se dresse contre le marxisme, Maurice Nadeau est un « trotskiste » tout court, qui rejoint « le jadis existentialiste Sartre » et « le structuraliste Philippe Sollers » dans des « regroupements gauchistes qui veulent prouver par leur présence qu'ils représentent les vraies forces révolutionnaires face à une classe ouvrière qui s'embourgeoise et face à son parti ». Et l'auteur de triompher : « Tout ceci prouve qu'il n'y a guère d'écrivain français – presque tous d'ailleurs ressortissent de la bourgeoisie ! – qui ne soit entré en contact du marxisme. »

Nous nous privons de citer la suite, ce serait trop long et surtout trop facile, presque indécent de notre part. Car il faut bien admettre que le « Köpeczi » avait eu en son temps ses mérites et avant tout celui de chapeauter 34 études-portraits, de 25 pages environ chacune, pour une grande part remarquablement instruites, où la plupart du temps la garniture socialisante est ajoutée en fin d'étude, souvent sous forme d'excuse du genre « inutile à dire que ce que nous nommons le progrès n'apparaît point dans la poésie de untel, et pourtant », on le pardonne ce poète, on lui cherche alibi, une justification, une défense.

Mais nous devons cependant relever la qualité de certaines analyses poétiques, celle de Vajda András sur Éluard par exemple. András ne se faisait visiblement pas cas de la ligne de conduite obligatoire et ses analyses sont tellement pertinentes qu'elles mériteraient encore aujourd'hui d'être traduites et publiées en français.

L'autre ouvrage que nous avons épluché est *L'histoire de la littérature française* de Dobossy László. Cet éminent philologue né en 1910 était avant tout un slaviste de renom, grand connaisseur de la littérature tchèque. Accusant une grande érudition, son texte est bien instruit et certains de ses chapitres témoignent d'une très bonne connaissance des textes littéraires – ce qui n'est pas toujours notre sentiment à la lecture des portraits du manuel précédemment cité. Mais malheureusement l'auteur semble trop s'être inspiré de l'ouvrage du même titre de l'Académie des Sciences Soviétique qui fournit donc les jalons pour le marxisme de combat. Et en effet, il est aujourd'hui difficile de faire abstraction des analyses sociohistoriques, pas toujours mensongères mais certainement trompeuses, car gouvernées par un évolutionnisme primaire qui ignore les vraies conditions historiques de la culture, de la création et de la diffusion des œuvres littéraires à l'état des recherches qui lui est contemporain. Nous nous bornerons à quelques exemples.

À propos du Moyen Age nous pouvons lire que c'est une époque où la littérature plus qu'à d'autres périodes, est un moyen de la « pédagogie des masses ». La chanson de geste et le roman courtois « peuvent être qualifié de poésie de classe voire de caste ». *Le Roman de Renard* est une attaque contre l'ordre régnant, satire sociale, exemple de la pensée bourgeoise. La dichotomie culture savante-culture populaire est bien sûr surexploitée, mais ce qui se trouve opposée à la courtoisie ce n'est ni le folklore, ni l'oralité mais la gauloiserie. L'auteur sera par conséquent

légèrement embarrassé dans le traitement réservé aux fabliaux par exemple. Nous pourrions logiquement nous attendre à une exaltation idéologique du genre, lu comme satire sociale. Il n'en est rien, quelques lignes seulement lui sont consacrées comme à un genre mineur, « dessin de la vie du peuple », histoire à rire composée dans le seul but de distraire. Or le Lanson déjà se gardait de lire les fabliaux comme de simples « miroirs de la vie du peuple », ou d'y chercher la représentation des mœurs. Et c'est justement ce à quoi l'auteur hongrois invite en affirmant par exemple que « le fabliau repose sur l'observation de la société » et que « nous comprenons sa nature et son rôle si nous imaginons son public : artisans recherchant quelque facile divertissement après leur lourd labeur, peuple des villes qui aime à rire de plein cœur sur une histoire bien faite et présentée avec humour ». Dobossy passe donc intentionnellement sous silence les débats, pourtant passionnants, de l'époque portant sur l'origine des fabliaux, leurs liens avec le folklore et surtout l'état des recherches sur le public visé : la polémique battait son plein entre les théories de Bédier (1893 !) et de Nykrog et la thèse de Per Nykrog⁵ soulignant le caractère parodique, anti-courtois, donc pour lui fondamentalement aristocratique, était déjà parue depuis 5-6 ans et qui plus est, selon le catalogue de la Bibliothèque de l'Académie des Sciences, bien disponible à Budapest... De nos jours l'histoire littéraire choisirait de prendre en compte sa propre historicité et de faire part de ces controverses plutôt que de vouloir trancher dans une pareille question. (Avouons-le, c'est peut-être un peu lâche.) En tout cas, l'histoire littéraire de type soviétique passe simplement sous silence les théories gênantes et choisit plutôt de rester laconique sur un genre, auquel pourtant, d'après sa propre logique marxisante, elle devrait porter le plus vif intérêt mais – est-ce là une sorte d'honnêteté ? – qu'elle ne veut surtout pas sur-représenter.

L'analyse du même auteur du *Roman de la Rose* est particulièrement instructive. Dobossy se délecte dans la supériorité qualitative du continuateur Jean de Meung sur Guillaume de Lorris qui, lui, fournit « le cadre assez artificiel » du conte allégorique. Il explique le succès et la réussite de l'entreprise de Jean de Meung par deux facteurs : l'intentionnalité des auteurs et l'âge du continuateur dont « la muse n'est plus du tout aussi charmante, naïve, directe et émouvante que celle de son prédécesseur, mais qui de toute façon a entrepris son travail à l'âge de quarante ans, avec sa très vaste culture acquise à la Sorbonne et sa passion bourgeoise à vouloir changer le monde, tandis que le gentil Lorris composa son poème avec l'esprit ou plutôt le cœur de ses 25 ans »⁶. Plus loin, opposant la conception de l'amour de la première partie à celle de la seconde il affirme que « le réalisme dégourdi se substitue à l'idéalisme langoureux ». Et puisque la critique française nomme Jean de Meung « le Voltaire médiéval », la manuel hongrois reprend cette appellation et avance que dans la seconde partie du *Roman de la Rose* « le poète qui se pose ici les plus grandes questions de la vie est déjà dans la certitude de savoir la majorité de la société derrière lui » mais que « pour l'instant il enveloppe dans l'allégorie les aspirations de sa classe à l'égalité et à la libération de tous ceux qui sont soumis. » Et nous ne sommes plus étonnés en apprenant que

⁵ Per Nykrog: *Les Fabliaux*, Copenhague, 1957.

⁶ *op. cit.* 49.

l'œuvre de Jean de Meung est « protestation contre la noblesse de naissance et contre toute forme d'injustice sociale. » Suivent deux pages enthousiastes sur la critique sociale chez Jean de Meung qui « fournira des siècles plus tard l'explosif spirituel (sic) qui fonctionnera au bon moment, lorsque la vraie poudre va faire sauter symboliquement et factuellement les cadres devenus chroniques de la féodalité ». Ainsi ce qui n'est qu'un topos de l'histoire littéraire, une façon de dire, devient vérité factuelle, acte de parole puis acte politique.

À propos des romans de Tristan, l'auteur hongrois connaît et apprécie les théories de Denis de Rougemont, mais il ne les expose que d'une manière tronquée, et pour nous un peu attendue, puisque le catharisme est perçu comme un mouvement progressiste dans son essence. Tout comme d'ailleurs la Réforme à laquelle un chapitre entier sera consacré pour cette même raison.

Avançons dans la lecture et voyons quel est le sort réservé aux grands rhétoriciens, puis à la Pléiade. Nous n'allons bien sûr pas jusqu'à réclamer à l'auteur le renouveau d'intérêt porté aux grands rhétoriciens par une critique nouvelle informée par plusieurs décennies de Nouvelle Rhétorique ou de structuralisme. Mais c'est de manière un peu trop attendue qu'il les réprimande en affirmant que « la poésie française après Villon chute dans un formalisme stérile et artificiel ». À propos de *La Défense et Illustration de la langue française* le ton devient ironique, sarcastique même : les vues de Du Bellay préconisant l'imitation des anciens et des Italiens sont devenues normatives « de manière regrettable », et la Défense rejette, « stigmatise », « extirpe » les formes poétiques comme « le ludique rondeau », « la sérieuse ballade ». « Et que doit choisir à leur place le poète français ? L'épigramme, l'épigramme, l'épigramme, l'ode, l'épigramme, la satire, le sonnet, l'épigramme, la comédie, la tragédie, l'épopée. » Plus loin nous lisons que « cette primauté des formes en poésie montre déjà en elle seule l'obsession esthétique des poètes de la Renaissance ». Ce qui explique le sort qui leur est réservé dans l'ouvrage. La « profonde conviction » de Ronsard et de ses compagnons de voir dans les arts « la manifestation d'un même effort humain supérieur : la création de la beauté », fait placer la poésie de la Pléiade au rang des phénomènes littéraires presque gratuits, non progressistes, même s'il lui est reconnu une certaine avancée vers la création d'une langue et d'une versification moderne.

Tous ces exemples nous permettent de conclure d'une façon générale que l'histoire littéraire française existant en hongrois – mis à part peut-être les chapitres relatifs d'un gros manuel d'histoire littéraire universelle plus récente – présente des lacunes accablantes, et que les deux ouvrages existants et toujours utilisés sont de loin périmés. Non marxistes, ni même « marxisant », leur discours peut être considéré tout au plus « soviétisant », ce qui est regrettable même si dans le cas de l'ouvrage sur le vingtième siècle ce discours – comme nous l'avons observé – ne sert que d'ombrelle à une suite de monographies hétérogènes mais pour certains bien informées. Loin d'être moderne, la méthode tient bien plus d'un mauvais lansonisme greffé dans du saint-beuvisme, où les conditions historiques étroitement idéologisées, mais surtout la biographie et l'intention de l'auteur déterminent un message calculée et expliquent des échecs prévisibles. Le style est souvent surchargé

d'épithètes affectifs, de jugements normatifs. Mais ce qui nous frappe le plus de nos jours, où nous avons l'habitude de travaux gouvernés par une approche « sympathisante », c'est que ces études ne font pas toujours preuve d'un certain « amour de la littérature » et du moins de neutralité. Les tendances réputées « rétrogrades » autorisent les auteurs des manuels à un ton rébarbatif ou à des sarcasmes condamnatoires plutôt surprenants.

En outre, ce qui appelle ce travail à être refait, c'est l'influence majeure de l'histoire littéraire sur l'évolution de la réception des littératures étrangères. Dans le cours pour ainsi dire « normal » de la constitution de l'histoire littéraire, l'établissement des textes, donc l'histoire de la littérature précède l'histoire littéraire. Dans le cas des littératures étrangère l'établissement des textes est dédoublé d'un second établissement des textes ou plutôt « établissement des textes seconds », à savoir les textes rendus disponibles en traductions littéraires. Or ce travail sera gouverné, parmi bien d'autres facteurs, par l'histoire littéraire elle-même et, dans notre cas, par le travail des éditeurs-censeurs. Il nous faudra donc en un premier temps déconstruire le travail des censeurs et ses effets lors de deux phases successives : premièrement lors de la sélection des textes à traduire, puis lors de la traduction elle-même.

La sélection est bien entendu tout aussi gouvernée par « l'idéologiquement correct », vu que le champ littéraire de type soviétique et ses agents sont privés de toute « déformation due à l'économie de marché ». Mais même à l'époque de la culture subventionnée et le livre à prix bas les éditeurs ne pouvaient pas se permettre d'amasser à l'infini des stocks d'invendus. Nous pouvons constater aujourd'hui que, malgré le rayonnement de la littérature française et l'importante tradition de traduction littéraire, il s'est creusé des lacunes non négligeables et parfois surprenantes en matière de parution. Pendant les décennies de la république populaire de larges pans de la production littéraire française sont occultés, surtout ceux de la littérature de la seconde moitié du vingtième siècle. Le silence s'explique souvent par de simples raisons linguistiques, doublé parfois de raisons idéologiques, il est vrai. Ainsi par exemple Claude Simon ne sera pas traduit avant d'être nobellisé : *Histoire* sera son unique roman traduit, paru en Hongrie en 1991. Le Nobel est donc en quelque sorte un garant tout naturel de diffusion. Le Goncourt l'est un peu moins, d'ailleurs le « Köpeczi » lui règle bien son compte dès l'introduction. Faisant preuve de ses connaissances des travaux français de sociologie de la lecture le rédacteur en chef avance que « le prix littéraire est l'une des meilleures techniques de l'édition capitaliste de nos jours pour lancer certaines œuvres et empocher le profit souhaité... Le prix signifie que certains livres se vendront à 100-200 mille exemplaires. » L'ironie est à peine retenue pour parler des habitudes de lecture des Français : « En bonne compagnie, avoir lu le dernier Goncourt et échanger des idées à son propos fait partie du prestige social ». Et l'auteur d'ajouter que « ce n'est encore pas la pire des manipulations ». On se gausse en quelque sorte de la faiblesse humaine pour mieux se défendre d'avoir les mêmes défauts. Le progrès social va bien nous y conduire ...

Car il a bien sûr raison, l'honorable rédacteur en chef, mais à le clamer si haut, il gagne surtout un prétexte à ignorer les lauréats de la sélection des œuvres à traduire. Pour prendre l'exemple de l'une des dettes de la traduction hongroise, nous citerons le cas de Perec. Après le fulgurant succès des *Choses* (dû en partie au malentendu causé par les interprétations sociologisantes voire socialisante), Un homme qui dort est encore traduit dans la foulée, puis c'est silence complet qui s'explique encore par des difficultés de langue dans le cas de *La Disparition*, mais dans le cas de *W* ou le souvenir d'enfance les raisons idéologiques s'imposent : derrière l'allusion au nazisme, l'île olympique devait être trop évocatoire de la réalité quotidienne des sportifs de haut niveau du bloc soviétique. Ou bien encore, voyons les titres du Nouveau Roman : Michel Butor n'est pas du tout traduit, Robbe-Grillet, pourtant plébiscité, ne l'est qu'un tout petit peu. (Il convient cependant de rappeler ici que Dans la labyrinthe n'est paru en hongrois que chez les éditions Kriterion en Roumanie. Mais étudier le rôle des éditeurs des minorités hongroises dans la diffusion de la littérature étrangère en général et celui des éditeurs de Roumanie dans celle de la littérature française en particulier serait ouvrir un nouveau volet, qui mériterait bien un jour d'être étudié.)

Un autre aspect de la question de l'établissement des textes concerne la traduction, elle-même censurée et auto-censurée. Nous laisserons à la linguistique contrastive le soin d'étudier les problèmes d'équivalence purement linguistiques, c'est à dire ceux qui surviendraient dans les conditions naturelles du travail de traduction. Mais il faut se rendre à l'évidence que certaines altérations, certains manquements à l'équivalence sont dus à la nature et au sens des présupposés et que plus que jamais, la fidélité de la traduction littéraire était soumise au « paradigme », comme on aime à détourner le mot aujourd'hui. Nous avons pu constater à l'occasion d'une étude portant sur la réception de Perec en Hongrie que malheureusement ces altérations pouvait même jusqu'à influencer sur une remarquable étude de sociologie comparée de la lecture, parue en 1982.⁷ Jacques Leenhardt et Péter Józsa étaient amenés à observer que la lecture des *Choses* de Perec en Hongrie était soumise à un système de perception « moralisant », c'est à dire que le lecteur hongrois focalisant son attention sur le personnage, faisait spontanément référence à un système de valeur, à des règles éthiques préexistantes, tandis que le lectorat français adoptait plutôt une attitude analysante, se tenant relativement à l'écart de l'identification et se maintenait à distance des jugements de valeur, ce qui résultait entre autre dans le matériau en France une sorte de prolifération du discours abstrait. Il semble malheureusement que ce système de lecture moralisant avait déjà gouverné le travail d'interprétation du traducteur dont la traduction en porte les traces imperceptibles mais sournoises. Ainsi par exemple lorsque nous lisons dans le texte de Perec que « Jérôme et Sylvie étaient devenus psychosociologues par nécessité non par choix », l'édition hongroise nous donne la version « nem pedig hivatástudatból », « non par vocation », ce qui prouve en soi que le traducteur n'a pu se soustraire d'un esprit général qui exigerait des gens une vocation, garantie du travail exécuté avec sérieux. Ou prenons encore un exemple de décalage interprétatif, lorsque Perec parle de la manière indolente de travailler – ce qui pour

⁷ Jacques Leenhardt, Péter Józsa : *Lire la lecture, Essais de sociologie de la lecture*, 1982.

nous signifierait un manque de passion dans le travail – le traducteur utilise un signifiant, *tunya*, plus proche de l'oisiveté ou de la lenteur fainéante. On s'étonnera donc un peu moins que Jacques Leenhardt ou Péter Józsa que le lecteur hongrois de l'époque « relativise » le caractère insoluble ou si l'on veut la gravité de la situation, du dilemme de Jérôme et de Sylvie et qu'il passe à côté de la dimension tragique du tableau de Perec : c'est le traducteur qui est passé à côté et sa traduction induit cette lecture. Il est donc tout à fait logique que pour les lecteurs hongrois l'échec des protagonistes viennent de leur incapacité générale à fournir un travail intense où se manifeste les qualités de responsabilité que les hongrois semblent considérer généralement exigible de tout être humain.

Nous avons effectué avec des étudiants hongrois des travaux comparatifs de traductions de quelques romans français des années cinquante à nos jours. Un résultat quelque peu inattendu était de constater de nombreuses altérations d'une autre nature. Il est connu que le traducteur a souvent tendance à « embellir » son texte, à corriger l'original. Mais dans le corpus étudié, nous avons pu observer que plusieurs fois, là où l'auteur français s'avérait « indécent » le traducteur hongrois croyait bon d'arrondir les angles, par une sorte de « pudeur » : la dépression de la mère dans *L'Amant*, la décrépitude physique de vieilles personnes chez Claude Simon etc. accusent chaque fois un déficit sémantique dans la traduction. D'une façon générale on peut dire que la morale très petite-bourgeoise des républiques populaires impose des blocages intériorisés face à tout ce qui touche la sexualité, le corps, la vieillesse, le manque de respect vis à vis des parents et de l'autorité sous toutes ses formes et que ce blocage en vient à modifier le texte littéraire.

Nous mesurons donc l'ampleur de la tâche qui reste à faire et en partie qu'il nous revient à refaire lorsque nous entamons la rédaction d'une nouvelle histoire littéraire. Une simple compilation voire traduction d'histoires littéraires existantes, vu l'abondance des parutions et supposant le soin critique qui pourrait être apporté dans la sélection des ouvrages et des méthodes pour tenter de choisir le meilleur de la production afin de fournir une « cuvée spéciale Hongrie années 2000 » – ce serait déjà chose louable. Mais notre ambition va plus loin.

Ce que nous aimerons faire, c'est tenir un nouveau discours sur l'histoire littéraire étrangère et mener en même temps une réflexion sur les conditions théoriques et méthodologiques de l'histoire littéraire à l'aube du troisième millénaire.

